

Livre. L'avalanche de titres de la rentrée désoriente les lecteurs et pèse sur la petite édition. Enquête loin des clichés sur ces grands irremplaçables.

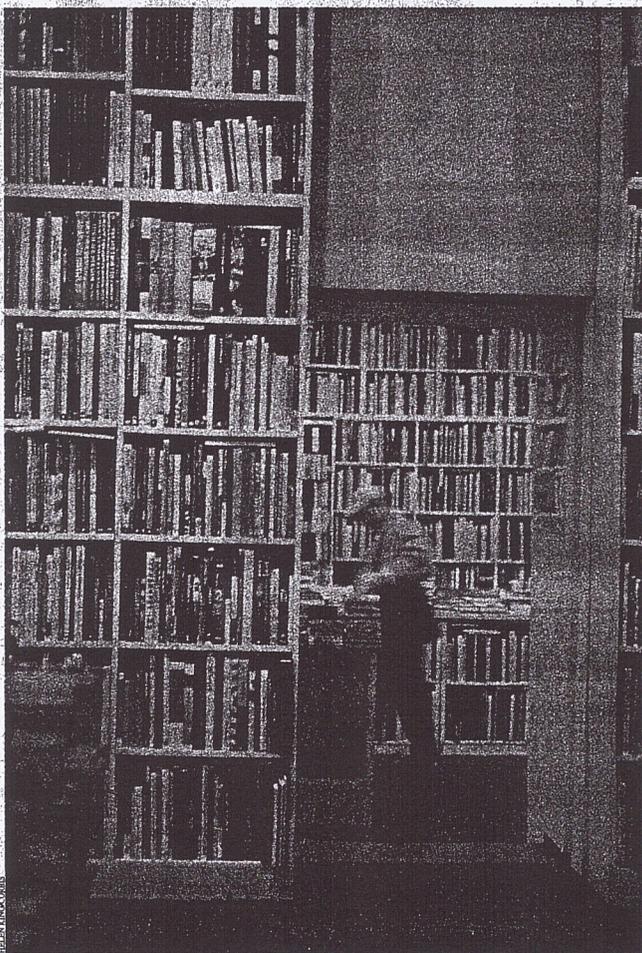
On a toujours besoin d'un plus petit...

Faisons un rêve: imaginons que, loin de l'univers impitoyable des monstres de l'édition, régi par les lois d'airain de la rentabilité, secoué par les séismes des fusions et concentrations, accaparé par des industriels pour qui le livre se résume à des chiffres de vente, existent de véritables amoureux de la littérature, gourmets de textes, respectueux des auteurs, des artisans à l'ancienne. Ouvrons les yeux: ces gens-là existent vraiment. Réveillons-nous tout à fait: ils n'en ont peut-être plus pour longtemps. «Et alors?» susurre à notre oreille la voix de l'esprit fort, celui à qui on ne la fait pas. «Être petit, est-ce un gage de qualité? Et ces affreux grands n'ont-ils pas édité bien des livres dont, à longueur de colonnes, la plus rigoureuse des critiques loue la qualité?» Et pourtant, loin du cliché de «small is beautiful», la petite édition remplit une fonction de recherche, de découverte que les structurés plus lourds ne semblent pas pouvoir, ou vouloir, exercer. Pour combien de temps encore? Au-delà des images d'Épinal, les héros sont parfois fatigués, souvent inquiets. Et n'hésitent pas à remettre en cause bien des idées reçues sur le monde enchanté des petits.

UNE RÉALITÉ QUI NE FAIT AUCUN CADEAU

Sans souci de représentativité, nous avons interrogé trois de ces personnages qui, depuis des années, se battent pour une idée de la littérature, de l'édition, voire de la société. En province ou à Paris, tourné vers la poésie, le roman ou l'essai, la littérature française ou la traduction, chacun d'eux est habitué d'une même fièvre à la rencontre d'un texte trouvé dans le courrier, proposé par un libraire, un lecteur ou un traducteur, ou apporté par un écrivain parfois habitué des grandes maisons. Et chacun d'eux, à des degrés divers, s'affronte à une réalité qui ne lui fait aucun cadeau.

Claude Rouquet ne mâche pas ses mots, même si les formules les plus incisives sont bien souvent suivies d'un éclat de rire: «Vous parlez au personnel des Éditions de l'Escampette, au grand complet», aime-t-il à



La surproduction sature le public. Tout le monde se replie sur le connu et le coup médiatique.

dire. Il y a treize ans, il a réalisé un rêve, éditer les livres qu'il aimait et ne trouvait pas. Beaucoup de poésie, française et étrangère, avec une prédilection pour les Portugais, de petits textes narratifs, des essais. 130 livres au total, avec une vitesse de croisière de quinze livres par an. Basé à Bordeaux, dans une ancienne

boutique d'une rue calme non loin du centre, il vient de s'installer dans une grande maison, à Chauvigny, près de Poitiers. Dans le milieu, il a la réputation d'un homme de caractère, à tous les sens du terme. Aujourd'hui, derrière la colère, la lassitude se fait sentir. «La machine craque de toutes parts. Nous vivons aujourd'hui une crise

de la part émergée de l'iceberg. Les grandes restructurations, la pléthore de livres de la rentrée littéraire cachent l'essentiel.»

Pour Claude Rouquet, la crise vient de la convergence de plusieurs dynamiques, nullement indépendantes, mais qui avaient des chronologies différentes. La

surproduction romanesque sature le public, la critique, les libraires, donc tout le monde se replie sur le connu: auteurs confirmés, éditeurs installés, et coups médiatiques préparés parfois de longue date. Un livre d'une maison comme la mienne, même avec une bonne réputation, aura peu de chances de surnager. Quand bien même il aurait un petit succès critique, il ne tiendrait pas le choc sur les tables des libraires.»

Eric Naulleau, de l'Esprit des Péninsules, n'est pas loin de ce constat. Les lecteurs de l'*Humanité* ont pu lire quelques-unes de ses critiques, et le suivre dans les découvertes qu'il fait chez quelques-uns de ses confrères. Ses coups de gueule et mises en boîte, avec son compère Pierre Jourde, sont célèbres. En tant qu'éditeur, ce Parisien a un terrain de chasse privilégié, les Balkans, d'où l'intitulé de sa maison, et la Bulgarie en particulier. Ce qui ne l'empêche pas d'étendre son action à des pays connus, comme l'Italie, ou délaissés, comme la Mongolie. Avec les mêmes remarques que son confrère de l'Escampette. «Même quand la critique fait son travail, et il nous faut une grande part de chance compte tenu de la masse des livres à lire, de la force de frappe des services de presse des maisons qui ont des moyens — elle est peu prescriptive face à l'audiovisuel. Et de toute façon, ça coïncide chez les libraires.»

L'un comme l'autre s'accordent sur un constat: «Le système repose sur une tête d'épingle», à savoir les effets pervers des «offices». Une pratique qui, selon Claude Rouquet, «était au départ une bonne idée: permettre à n'importe quel libraire de recevoir tout ce qui paraît et de retourner les invendus». Un mécanisme «unique dans le monde commercial, et qui arrangeait tout le monde: éditeurs, libraires, distributeurs», fait remarquer Eric Naulleau. Alors, où est le problème? «Les libraires sont devenus les banquiers de la chaîne du livre, précise Claude Rouquet. Ce sont eux qui avancent l'argent, ils paient ce qu'ils reçoivent et on leur déduit, au bout de trois mois, leurs retours. L'éditeur, payé ●●●

EN SAVOIR PLUS

La petite édition sort peu à peu du silence: quelques jours avant le dernier Salon du livre, un colloque organisé par le Syndicat national de l'édition a réuni plus de 300 personnes: aussi incroyable que cela paraisse, c'était le premier du genre. Le secteur est en effet très atomisé. Sur 3 270 éditeurs diffusés en France, dont 1 300 recensés par *Livres hebdo*, 13 seulement dépassent les 100 millions d'euros, et

200 le million. Le plus «gros» de nos trois interlocuteurs est loin derrière.

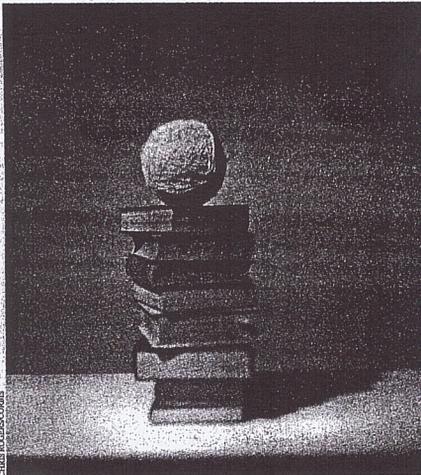
Qui sont ils?

Allia, fondée en 1982, 350 titres, 20 à 25 par an. Siège à Paris, 4€. Effectifs: trois personnes. L'Escampette, fondée en 1993, 160 titres, 15 par an. Siège à Chauvigny (Vienne). Effectifs: une personne. L'Esprit des Péninsules, fondée en 1993, 150 titres, 15 par an. Siège à Paris 11€. Effectifs: deux personnes.

... comptant, paye ses fournisseurs à crédit. Il a tout intérêt à publier, à faire fonctionner la cavalerie, en espérant qu'un livre émergera et raflera la mise. C'est une économie de casino. » Mais en quoi profite-elle aux grands éditeurs ? « Ceux qui ont une forte trésorerie peuvent éditer plus de livres, les faire imprimer, lire, mettre en place plus tôt. Ils ont tout intérêt à saturer le système. De plus, ils ont leur propre structure de diffusion, maîtrisent leur mise en place. » Éric Naulleau enfonce le clou : « Par le biais des remises aux libraires, les diffuseurs peuvent aussi récompenser ceux qui favorisent les éditions de leur groupe, et dissuader les autres. De toute façon, les libraires ne peuvent pas vivre s'ils ne se concentrent pas sur les titres qui feront tourner leur entreprise, et qui sont ceux dont on parle. Nous avons constaté que, contrairement aux idées reçues, le petit libraire de qualité qui défendait le petit éditeur de qualité, c'est marginal. Nous avons le même pourcentage de ventes en FNAC que la moyenne des éditeurs. » Claude Rouquet témoigne de l'inquiétude d'un grand libraire de qualité de province sur la « démission des lecteurs » : submergés par l'avalanche des livres, « ils n'entrent dans une librairie que pour LE livre dont on leur a parlé, ne s'attardent pas sur les tables, ne parlent pas au libraire, avec pour résultat une réduction incroyablement de la variété des livres achetés, une perte inquiétante de curiosité ».

UNE VÉRITABLE POLITIQUE DU LIVRE.

Que faire dès lors ? Les solutions sont connues. Aide directe, accordée aux éditeurs, essentiellement par les régions, quand les centres régionaux du livre le peuvent. Aides à la traduction, du Centre national du livre. Mais cela ne suffit pas, et une



Pour l'éditeur Claude Rouquet, « le système repose sur une tête d'épingle », à savoir les effets pervers des « offices ».

véritables politiques du livre, une mise à plat de l'ensemble du mécanisme sont plus que souhaitables, et vite. Les deux éditeurs ne cachent pas l'urgence d'une réaction ni leurs inquiétudes. Pour autant, la question se pose : ne s'agit-il pas d'une bataille d'arrière-garde ? La petite édition remplit-elle vraiment le rôle qu'elle revendique ? De cela, les éditeurs ne doutent pas. Éric Naulleau insiste : « Beaucoup de grands éditeurs prennent des risques, expérimentent. Mais bien souvent leurs structures, comités de lecture, directions de collection, comités éditoriaux, sont trop lourdes, et inadaptées à la vraie découverte. Et quand au sein de ces maisons un espace particulier est créé à cette fin, il est, sauf exception, marginalisé, ou banalisé. Pour eux, il est plus pratique de récupérer des auteurs découverts par les « petits ». Pour Claude Rouquet, les auteurs apprécient un éditeur qui leur donnera l'impression d'une élection réciproque, quitte à ce que ce choix ne soit pas exclusif. « Certains auteurs, comme Christian Garoin, donnent à Gallimard leurs

romans et à l'Escampette des textes plus « particuliers », qui ne trouveraient pas place dans des cadres plus rigides. C'est le cas de l'essai sur Piero della Francesca que je publie à la rentrée. Beaucoup d'écrivains veulent ainsi marquer leur fidélité à ceux qui les ont découverts, ou s'adresser à des lecteurs différents. J'ai longtemps pensé qu'il ne fallait pas défendre les petits éditeurs parce qu'ils sont petits, mais ne regarder que la qualité des textes, sans tenir compte de la taille de l'éditeur. En fait, une réelle stratification du secteur, faisant place à toutes les tailles d'éditeurs, est une nécessité, et tout le monde s'asphyxierait si les petits disparaissaient. »

Gérard Berreby, fondateur d'Allia il y a plus de vingt ans, ne s'accorde vraiment avec ses confrères que sur ce point. Les grosses structures sont un obstacle à la recherche et à l'originalité éditoriale. Mais il se démarque d'un certain pessimisme. Et il est vrai que son histoire est originale. Exception ou exemple ? Allia se porte bien et fait presque figure de « success story ». Il a

révélé Valérie Mréjen, Grégoire Bouiller, Olivier Rohe, et a stupéfié tout le monde en menant à bout la monumentale entreprise de traduction du *Zibaldone* de Leopardi par Bertrand Schefer. Pour lui, « l'important est de savoir qui on est, ce qu'on fait, ce qu'on veut : j'ai attendu près de vingt ans et un catalogue de 300 titres pour me mettre à faire de l'édition littéraire. Quand j'ai commencé, tout le monde savait qui était Allia, et qu'on pouvait faire confiance à cet éditeur. Les romans que j'ai édités ont eu un certain succès, mais je ne mettrai pas le doigt dans l'engrenage : pas plus de vingt livres par an, littérature et essais. Au-delà, je suis obligé de changer de métier, et de passer de l'édition à la gestion ». Une lucidité qui le conduit à partager le souci de différenciation déjà évoqué par l'Escampette et les Péninsules en ces termes : « Pour continuer à la taille que j'ai atteinte, je ne suis obligé qu'à une chose : trouver des projets auxquels les autres n'ont pas pensé. » Ce peut être la philosophie chinoise, la « rock critique ». Avec le risque d'être copié, de voir ses auteurs débauchés, mais l'excitation d'être sans arrêt dans le nouveau. « C'est pour ça que j'existe. Je suis devenu éditeur pour changer quelque chose dans l'ordre actuel des idées. Avec une « petite » structure, livre après livre. » Ce qui fait courir Gérard Berreby ? « L'ouverture du courrier le matin. » Les bons moments selon Claude Rouquet ? « Quand un écrivain que j'aime vient me dire : je pense que ce manuscrit est pour vous. » Le meilleur souvenir d'Éric Naulleau ? « Un libraire de Sofia, au moment où je quittais son magasin, me tend un manuscrit avec ces mots : « C'est le livre de mon père ». C'était Pentateuque de Wagenstein. » Une passion comme ça ne meurt pas.

Alain Nicolas